

Personne et individu

Qu'il s'agisse de réguler démocratiquement et socialement la mondialisation de l'économie, d'accueillir les étrangers au lieu de les rejeter, ou encore de questions bioéthiques et d'euthanasie, l'opposition entre les conceptions individualistes et personnalistes se révèle de plus en plus. Ce clivage *individualisme-personnalisme* repousse au second plan des oppositions plus traditionnelles, qui tendent d'ailleurs à s'estomper, comme celle qui a longtemps opposé les croyants aux non-croyants.

Les sociétés occidentales ont été profondément marquées par l'individualisme. Celui-ci est à l'origine des grands *impersonnalismes* qui frappent ces sociétés : *l'impersonnalisme* du marché délié de l'exigence éthique, *l'impersonnalisme* d'une bureaucratie aveugle face aux visages des hommes, *l'impersonnalisme* des racismes et des nationalismes.

L'individualisme ne fait nullement obstacle à la massification de la société. Au contraire, il la favorise. « Là où l'individu se trouve, la masse se trouve aussi, car l'individu est l'instance fondamentale de tout massification » (Miguel Benasayag).

En face, la vision personnaliste affirme sa résistance. Celle-ci agit à travers tout un univers de signes qui portent l'empreinte de la gratuité, de ce qui ne se marchande pas : les liens familiaux, les relations de voisinage, la vie associative, les formes multiples de solidarité organisée, en bref tout ce qui anticipe cette utopie de la fraternité que nous aimerions voir étendue des proches aux plus lointains. Le don désintéressé constitue notre meilleure part, la plus importante aussi, quoi qu'en disent les thuriféraires de l'individualisme marchand.

Comme la plupart de nos contemporains, nous ressentons qu'il y a une différence très pratique entre l'individu et la personne. Lorsqu'il s'agit d'évoquer des aspects essentiels de la vie, comme l'amitié ou la solidarité, nous parlons plus volontiers de la personne, plutôt que de l'individu. Ce dernier terme nous semble froid, moins chargé de sens. Mais la portée exacte de cette différence n'est pas nécessairement connue, alors qu'elle représente une des clés de la compréhension de la modernité.

Voici cinq siècles, l'idée de l'individu a marqué l'avènement des temps modernes. La modernité a pu être présentée comme la « sortie de l'humanité de son état de minorité ». Avec la Renaissance et les Lumières, la domination des traditions et des vérités imposées a été rejetée, dans l'ordre de la connaissance comme dans celui de l'action. Une nouvelle conception de l'homme est apparue, qui mettait en exergue sa condition de sujet autonome, c'est-à-dire de quelqu'un qui dit « Je » face au monde – et aux autres.

Riche idée que celle de ce sujet qui s'affirme. N'est-il pas préférable d'être reconnu comme un être singulier, plutôt que considéré comme un élément fondu dans un groupe et soumis à ses lois, en voyant niée son identité propre ? Mais cette idée connaît une dérive lorsque l'affirmation de la capacité de penser par soi-même se voit redoublée par la revendication du droit de vivre pour soi, selon ses intérêts. En célébrant le sujet réduit à lui-même, l'individualisme conjugue le pouvoir de penser par soi et le droit de vivre pour soi, revendiquant ensemble la liberté de « penser à son gré » et celle de « vivre à son aise ».

À l'avantage de l'individualisme, il y a son caractère apparemment logique. Il semble même naturel. L'homme n'est-il pas « un loup pour l'homme » ? L'individu a des tendances alors qu'être une personne représente des exigences. L'effort est nécessaire pour accomplir notre vocation de personne. Car la fraternité reste difficile. « Elle s'oppose à la fois aux pulsions fissionnelles et aux pulsions fusionnelles, au désir de domination et au désir de dépendance ; elle est aspiration à reconnaître l'autre – mon – frère dans sa différence et sa personnalité, avec ses désirs, ses peurs et ses intérêts, aspiration à le rencontrer, à échanger

**Emmanuel Mounier
et l'opposition 'personne-individu'**

Pour ce philosophe, figure clé du personnalisme, « l'individu se constitue par un mouvement de repliement sur soi, d'affaissement et de séparation, la personne au contraire par un mouvement d'ouverture aux autres, de dépassement et de communion. Une générosité fondamentale dilate la personne au niveau de l'être par opposition à l'avarice foncière qui contracte l'individu sur son avoir. D'où le retrait égoïste et hargneux du bourgeois sur le privé – "le privé, ce dont on prive les autres" –, propriété privée et vie privée, entourée par d'épaisses murailles, psychologiques, morales et juridiques. Par une pente de sa nature, l'individu glisse à la facilité, au laisser-aller et à la dispersion ; ses valeurs ne sont que des valeurs médiocres et défensives, le confort, la sécurité, la protection. La personne au contraire est une conquête constante et une reprise et une création continuée dans l'effort, la concentration et la tension intérieure ; ses valeurs faites de dynamisme et d'invention sont dans le risque et la maîtrise de soi, l'amour et l'affrontement. »

avec lui, à être reconnu par lui, à vaincre l'angoisse de la séparation et à affronter celle de la rencontre » (Marcel Bolle De Bal). Il faut donc sortir de soi, se saisir comme une « personne déplacée » (Paul Ricoeur), dans une perspective de libération permanente. Selon Emmanuel Mounier, « nous devons nous délivrer de l'individu qui est en nous ».

À travers l'individu et la personne s'opposent deux conceptions très différentes de l'humanité de l'homme, conceptions antagonistes qui se reflètent dans les mots eux-mêmes. Selon l'individualisme, le sujet est « un » avec lui-même. Il peut être et demeurer humain tout en étant séparé d'autrui, sans relation avec lui. C'est ce que signifie littéralement le mot « individu » : être non divisé, coïncider, être un avec soi sans autrui.

Dans l'optique du personnalisme, une telle existence séparée d'un sujet, « autiste » plutôt qu'autonome, apparaît artificielle. Ne devenons-nous pas des humains les uns par les autres, tout au long de notre vie, grâce à nos relations et selon un processus de création réciproque et continue ? Il n'y a pas de sujet sans intersubjectivité. « L'autre, dans sa différence, dans le danger virtuel ou potentiel qu'il peut représenter, dans sa résistance à ma logique souvent

expansionniste, devient le compagnon nécessaire à mon cheminement vers l'humanité de mon être » (Tariq Ramadan).

Le mot « personne » témoigne symboliquement de cette dimension relationnelle qui forme le fond vraiment humain de la vie des hommes. Ce mot situe le personnalisme en tant que « philosophie des visages ». En latin, *persona* est un mot d'origine étrusque qui désigne le masque que portaient les acteurs du théâtre. On peut y voir une métaphore du visage humain. Celui-ci parle tout en échappant à la capture des descriptions qui prétendraient le figer (celles qui « dé-visagent » littéralement). En grec aussi, le mot *prosôpon* désigne la dimension relationnelle de la personne, encore liée au visage : « être face aux yeux d'autrui, face tournée vers l'Autre, en relation, en rapport avec autrui, être-en-communion » (André Borrelly). Emmanuel Lévinas s'est fait le chantre de cette philosophie du visage, tellement concrète car incarnée dans la chair de l'homme. Mais Emmanuel Mounier l'avait déjà esquissée, en affirmant : « la personne s'expose, elle s'exprime : elle fait face, elle est visage ».

Finalement, l'individualisme n'est que faux-semblant. Vivre comme un individu a si peu de sens qu'on peut s'interroger : existe-t-il un être humain qui serait un pur individu ?

Pour sa part, l'*ethos* de la personne est fondamentalement fraternel. Il ouvre la voie à la civilisation de l'amour.
